

Les revues scientifiques anciennes : un gisement patrimonial

Quel que soit le projet, arrive toujours le moment de faire *a minima* « un peu de biblio », voire de documenter plus longuement pour étoffer, pour nourrir un propos. La documentation dans un Service des collections scientifiques a son utilité à chaque étape : pour identifier les objets lors des séquences d'inventaire, pour renseigner sur leurs usages, pour découvrir leurs places dans l'enseignement et la recherche, déceler leurs liens avec certains chercheurs, leurs liens entre eux quelquefois, pour repérer les évolutions dans les nominations (collections naturalistes) et dans les usages. Ces connaissances sont indispensables pour penser une action de valorisation quelle qu'elle soit : « plus on sait, mieux on fait ! ». Les revues scientifiques anciennes sont une source de renseignements incontournables et indispensables. Elles sont des mines de renseignements, des filons vers des mondes disparus, et aujourd'hui de nouveaux terrains pour la recherche.

« Portes ouvertes » sur l'histoire

Que sait-on de la lumière et du feu, de la chaleur et du froid au début du XIXe siècle ? Il suffit de consulter le Journal de Physique et de Chimie de janvier 1804 qui fait le point sur ces questions. Les revues scientifiques anciennes sont un réservoir de *data* « native » : des données non transformées, à l'état initial. Seul le temps s'est écoulé. Tous ces articles publiés depuis la fin du XVIIIe siècle sont pratiquement des témoignages directs. Il n'est pas question de propos cités ou rapportés par des historiens ou des spécialistes. Pour tous les curieux, c'est LE moyen d'étancher une soif de connaissance à la source.

Le plus souvent, une publication au XVIIIe et au XIXe siècle paraît dans une revue et une seule : pas de reprise, de version remaniée, pas de résumés, seulement quelques commentaires quelquefois, au gré des recensions. Ces articles sont donc uniques et par voie de conséquence rares et précieux. Les revues sont peu nombreuses, ou plus précisément les revues avec un lectorat important, les revues qui comptent, qui font autorité. Et puis ces « papiers » (comme on ne les appelle pas encore à l'époque) sont souvent les seules traces de l'activité scientifique, en dehors de la correspondance des « savants » qui le plus souvent a partiellement voire totalement disparu.

Ces sources anciennes sont une vitrine avec vue sur les coulisses de la recherche. On y découvre depuis la création des académies un fonctionnement à l'échelle de l'Europe, un monde de la recherche indépendant des universités qui sont essentiellement des lieux d'enseignement, mais un monde dépendant des mécénats, des *desiderata* de tel ou tel prince, du regard suspicieux d'un pontife, etc. Ce sont au fil de ces pages que se déroulent les débats, avec commentaires, droits de réponse, lettres au journal, etc. Ces revues offrent une place au balcon pour assister à quelques siècles de distance au spectacle de l'activité scientifique.

Plusieurs niveaux de lecture

Un écrit ancien quel qu'il soit présente différents types d'informations. Ces revues sont à éplucher, à décortiquer méthodiquement pour en extraire les contenus. La première strate, (le premier niveau) correspond à la *data* brute : le fond. C'est généralement un exposé scientifique : un apport à la connaissance, un compte rendu d'un travail de recherche, d'une analyse. Evidemment la publication

est datée et signée : on peut la situer dans une chronologie, et collecter quelquefois, en plus, des informations sur l'auteur (ses fonctions, ses titres, etc.).

En dézoomant on découvre une deuxième strate qui dévoile un contexte. L'auteur mentionne généralement un objectif, et cet objectif révèle les questions, les sujets à l'étude à un moment donné. Un article quel qu'il soit s'appuie sur d'autres travaux en les citant : autant de références utiles pour la documentation, de pistes à explorer, mais aussi de repères pour situer ce travail. En conclusion l'énoncé de résultats est souvent suivi d'une mention des perspectives de recherches dans le domaine, des voies à explorer. Il faut ajouter la question de la langue : le français est l'une des 2 ou 3 langues de la recherche en Europe lorsque le latin tombe en désuétude au XVIII^e siècle, les revues françaises sont lues sur tout le continent, et publient aussi des chercheurs étrangers. Enfin la forme, le style indiquent aussi des façons de faire, et mettent à jour un registre lexical qui n'est pas encore tout à fait spécialisé.

La troisième strate est complexe, mais riche : il faut lire entre les lignes, chercher derrière les mots. C'est tout un monde qui affleure. Bien sûr on perçoit un moment de l'histoire des sciences, comme un instantané avec ce que l'on sait alors, et tout ce que l'on ignore. L'environnement apporte aussi son lot de renseignements : quels sont les autres articles publiés au même moment dans d'autres domaines ? Qui sont les autres savants sur la scène française et européenne à ce moment-là ? Quelles sont les sociétés savantes qui comptent ? Et bien sûr si c'est un moment de l'histoire des sciences c'est aussi un moment de l'Histoire : avec les questions politiques, économiques, sociales qui transparaissent régulièrement. Et puis sont insérées les annonces des appels à concours avec leurs sujets, plus tard les résultats de ces concours, et aussi les publicités, et bien sûr les hommages (source incomparable pour les recherches biographiques !).

Enfin, la dernière strate mais pas la moindre est bien souvent très utile pour étoffer la documentation : ce sont les notes de bas de page. Elles livrent l'intégralité de la bibliographie utilisée, et souvent de nouvelles pistes en mentionnant des revues d'autres pays (qui publient des articles en français), ou de sociétés savantes qui ont disparu, ou qui ont changé de nom. La petite note offre quelquefois à l'auteur l'occasion de commenter une expérience, de détailler un procédé, de mentionner un échantillon d'une collection ou un instrument utilisé. On y glane parfois la provenance d'un objet naturaliste, le lieu de prélèvement, la date, ou la voie d'acquisition (envoyé de tel endroit, par tel ou tel confrère par exemple).

D'utilité publique

Les revues scientifiques anciennes font l'objet d'usages différents. De manière classique, ces archives sont une ressource pour les chercheurs, pour les historiens bien sûr, mais plus largement pour tous ceux qui ont à documenter quoi que ce soit qui concerne les sciences : journalistes scientifiques, médiateurs, professionnels de la diffusion de la Culture Scientifique Technique Industrielle (CSTI) et de la communication scientifique en général.

Elles offrent une forme de réflexivité : elles sont un patrimoine qui aide à faire patrimoine. C'est avec et grâce à ces sources que la patrimonialisation se fait aujourd'hui. Impossible de documenter des objets scientifiques quels qu'ils soient sans avoir recours à ces sources, et c'est en documentant que les collections se constituent, que le patrimoine prend vie et s'anime.

Ce sont des archives vivantes et vitales : elles contiennent une part d'organique, un immatériel qui permet de cristalliser des faits, des moments, des pratiques. Elles sont sources et ressources : elles nourrissent des projets culturels, et indirectement au moins, l'enseignement et la recherche actuelle.

Enfin l'usage se renouvelle, puisque de moyen de diffusion d'information et de communication à l'instant T dans un espace donné, sur le continent et au-delà, elles deviennent un média avec une dimension temporelle puisqu'elles assurent une transmission d'entre deux époques éloignées, d'hier à aujourd'hui. Enfin elles peuvent aussi devenir à leur tour terrain de recherche : que sont-elles à l'origine et que sont-elles devenues ? Le renouvellement des usages est essentiel, un objet qui perd sa fonction première et ne se réinvente pas, se retrouve figé, muséifier et souvent menacé.

En conclusion : L'importance de les conserver, de les rendre accessibles n'est pas une question : c'est une nécessité. C'est essentiel au sens étymologique. Sans racines, sans fondations, on est fragile, précaire, très menacé. Sans ces revues nous serions sans mémoire, et pratiquement condamnés à avancer à tâtons. Bref sans passé, le présent est illisible, et l'avenir est compromis.

Corinne Labat - Service Commun d'Etude et de Conservation des Collections Patrimoniales, Université Toulouse III-Paul Sabatier